Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 6

Artikel: La peinture et la mode
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220869

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pas le privilège de faire partie des autorités, ne sont pas aussi bien renseignés que vous.

Des voix. — Ça va bien, ça va bien !

Lieutenant. — Silence ! Pour couper court à vos vociférations, je tiens à vous faire savoir que le programme est le suivant :

1. Discours du Syndic.
2. Musique.
3. Allocution par M. le Pasteur qui nous a supprimé le sermon ce matin pour mieux nous dire tout ce qu'il avait sur le cœur cette après-dîner.

Je commence en donnant la parole à M. le Syndic et en vous recommandant de fermer vos moulins à café pour que personne n'en perde une miette. M. le Syndic, vous avez la parole !

Syndic. — Mesdames et Messieurs, chers concitoyens, vaudois de tous les cantons !

En ma qualité de premier magistrat de notre commune, je suis fier de venir par devant vous pour vous faire connaître en quelques phrases bien senties, comment nous avons réussi après des difficultés sans nombre à amener l'eau courante et potable à raison de 250 litres-minute sur le territoire de notre commune.

Jusqu'à ce jour, notre village avait 3 puits et une crouïe source qui piclait à peine comme le glinglin. C'était une véritable misère à tel point que quand tout le monde se lavait,ce qui est assez rare, il ne nous restait jamais assez d'eau pour abreuver le bétail. C'est peut-être un des motifs pour lesquels nos concitoyens et les plus braves ont perdu le goût de l'eau pour celui du vin.

Des voix. — Oh ! quand même !

Syndic. — C'est comme ça ! Je m'honore d'avoir été le premier à proposer au Conseil communal d'acheter des sources pour qu'on puisse au moins se raser le dimanche et boire de l'eau à sa soif.

Une voix. — C'est pas vrai, c'est le frère à Limepotte qui l'a proposé.

Lieutenant. — Silence !

Syndic. — L'eau est là, c'est l'essentiel. Tout à l'heure, on n'aura qu'à tirer le bouchon du goulot et elle piclera à plein jet dans ce bassin, véritable monument historique, qui fera honneur à ceux qui l'ont conçu et en particulier à votre serviteur. Si ce bassin est en granit, la conduite est en bois et à 2669 mètres de long.

Je n'entrerai pas dans les détails sur les difficultés qu'on a dû surmonter pour y arriver. Les croche-pieds ne nous ont pas manqué. La partie adverse a été muette au Conseil général, mais s'est rattrapée dans les pintes. C'est là, que ses orateurs ont sorti ce qu'ils avaient sur le cœur. C'est là, où ils se sont décidés. Il faut croire que le vin a du bon puisque c'est grâce à lui, qu'on a eu de l'eau.

Je dois vous dire encore qu'en fait de microbes, notre eau en a bien quelques-uns, mais celui qui l'a analysée s'est arrangé pour qu'elle en ait le moins possible.

Dans quelques secondes, je m'en vais donner l'ordre d'enlever le bouchon, ça me fait un rude effet !

Attention ! Garde-police, vous avez la noble mission de tirer le bouchon, faites-le sans précipitation et conservez votre sang-froid jusqu'au bout.

Tirez ! (un silence).

Une voix. — Il ne vient rien !

Syndic. — Mais c'est impossible, avez-vous bien fonctionné ?

Garde-police. — C'est sûr, le bouchon était tellement enfoncé que quand il est venu, je suis tombé sur mon derrière !

Des voix. — On a été volé, c'est des voleurs, nos municipaux sont d'accord avec, etc., etc.

Lieutenant. — Du calme, pendant qu'on va voir ce qui en est, on va donner la parole au ministre.

Une voix. — Il a f... le camp, il avait bien trop honte !

Le Syndic. — Te saute contre ! c'est à vous dégoûter d'être conseiller de paroisse.

Des voix. — Ça va bien, ça va bien, vendu !

Le lieutenant. — Silence, l'affaire est éclaircie, un des fonteniers vient de me dire qu'ils avaient oublié de percer un des tuyaux.

(Rires).

Lieutenant. — Silence ! Nous allons terminer la cérémonie par le cantique suisse.

Un musicien. — On ne l'a pas dans notre cahier !

Lieutenant. — Eh bien jouez : «Roulez, tambours!»

(La fanfare entonne : Roulez, tambours.

M. Chamot.

Cette scène a été enregistrée au gramophone par la maison E. Lassueur, de Ste-Croix.

La peinture et la mode. — J'ai fait peindre ma femme pour le salon.

— Oh ! la mienne se peint toute seule.

« LA DECEVANTE PRETENTAINE »

C'EST le titre du dernier roman de M. Vincent Vincent. (Charles Bonnard, Lausanne, édit.).

L'auteur, qui aime aussi parfois à manier le pinceau, se distingue d'emblée par son aversion pour la banalité, dans quelque genre que s'exercent les dons nombreux et variés dont la nature l'a doté. « La décevante prétentaine » est un témoignage nouveau et très intéressant de la disposition d'esprit de M. Vincent. Le style en est alerte et heureusement imagé, sans surcharge, sans inutilités. Les personnages sont bien campés, bien vivants et d'une psychologie très originale. L'action ne chôme pas et tout s'enchaîne de telle façon que l'intérêt ne faillit à aucun moment, au contraire. L'intrigue est habilement conduite et l'humour en assaisonne le développement.

Mais pourquoi nous attarder à faire l'éloge de ce livre? Ne vaut-il pas mieux que vous le lisiez. Vous trouverez à cette lecture un réel plaisir. Tenez, pour vous convaincre et stimuler votre volonté, voici un petit échantillon de l'agrément que vous procureront ces pages.

C'est la description, très pittoresque et très vivante, d'un milieu de saltimbanques ambulants :

***

La seconde voiture, que la vieille Philiberte conduisait au train de deux percherons de tout repos, contenait les pensionnaires de la *Ménagerie-Orientale* ainsi que les trésors de la baraque, les toiles peintes, les trétaux et les falbalas démontés servant à établir, sur des places publiques de fortune, les splendeurs éphémères du *Palais-Assyrien*. Cette roulotte-là, peinte avec de l'ocre claire, avait une partie de son intérieur consolidé de plaques de tôle et de barreaux de fer, afin de pouvoir servir de cage au lion que ces bateleurs trimballaient ainsi de provinces en villes et de villages en hameaux, au gré d'un destin géographique précis comme une carte d'état-major.

La *Ménagerie-Orientale* ou *Palais-Assyrien* comprenait dans ses curiosités des spécimens assez différents des faunes le plus variées. Le clou en était incontestablement, ce lion, roi du désert, dont Séverin annonçait la vue mirifique aux foules sidérées d'admiration. Il était efflanqué et un peu maigre, ce roi-là, mais enfin il restait un lion tout de même. Après le lion venait une tortue. Elle s'appelait Opportune, sans qu'on sut trop bien pourquoi, et un des ses moindres agréments consistait en sa carapace incrustée de verroteries de couleurs. Il y avait là des émeraudes, des rubis, des topazes et des saphirs à l'encan, d'un verre teinté assez joli à regarder et agréablement disposé de façon à former des arabesques. Cette tortue était la favorite de Séverin. L'enfant ne manquait jamais, aux printemps, d'aller ramasser à son intention des fraises dans les baliveaux des bois qu'il traversait, pour les lui venir offrir ensuite. Opportune s'en montrait fort friande ; elle sortait alors, avec une extrême prudence, son cou ridé de vieille femme décharnée et craintive, couronné par sa tête plate et triangulaire de vipère, pour se repaître des friandises qu'elle grignotait dans le creux même de la main du petit garçon. Le troisième pensionnaire était censé répondre au nom napoléonien de Clampin dont Domino l'avait baptisé d'autorité. Il était une des attractions les plus prisées de l'établissement. Clampin était un simple lapin de garenne, mais au poil d'une couleur éclatante. Il était de la plus belle couleur framboise qu'il fut possible de trouver. Le vieux grognard avait tout simplement trempé cet animal, autrefois blanc, dans un bain de garance et renouvelait cette formalité indispensable lors de chaque printemps, à l'époque de la mue. Le lapin-couleur-framboise avait le plus grand succès auprès des visiteurs peu blasés de la *Ménagerie-Orientale*, que complétait une volière habitée par deux cacatoès et un bouvreuil, que Philiberte avait ramassé un beau matin de juin qu'il était tombé d'un nid. Clarisse prit la peine de nourrir le petit oiseau durant un mois jusqu'à l'instant où il put manger seul, profitant de cette occasion pour l'apprivoiser entièrement. Autrefois, un crocodile partageait le hasard de ces existences vagabondes, mais un matin d'hiver où le feu s'était éteint, on le trouva mort de froid dans sa cage. C'était une perte réelle pour l'entreprise et la vieille saltimbanque pleura, comme elle le disait encore elle-même à l'heure actuelle, « toutes les larmes de son corps » sur la perte de cet amphibie. Il fut enterré dans un champ entre Carcassonne et Beaucaire par les soins de Domino.

Toutes ces bêtes faisaient assez bon ménage entre elles, bivouaquant dans un espace relativement restreint, et avaient accoutumé à supporter gaillardement leurs nombreuses pérégrinations avec une égalité d'humeur que, seul, le roi du désert troublait parfois par un rauque gémissement guttural, soupir d'une plainte plus que cri de rébellion contre sa captivité forcée. Philiberte déclarait alors — non sans bon sens — que « la bête broyait du noir et se languissait à trouver le temps précaire » ; alors Séverin, saisi de compassion, lui glissait un modeste quartier de viande afin de lui faire prendre son mal en patience, l'encourageant d'un petit mot d'amitié.

En cette saison de novembre la roulotte était bien calfeutrée, et surchauffée aussi au moyen de deux braseros alimentés de charbon de bois, et dont les cheminées courtes et cubiques pointaient au dessus du toit, où elles crachaient dans l'air deux panaches de fumée grise, mettant sur la voiture comme la décoration pompeuse et empennée de deux plumes d'autruche vacillantes qui s'effilocheraient du bout.

La neige fraîche retardait insensiblement l'allure normale du convoi et ce n'est que passé midi que la ménagerie arriva, au complet, dans le petit bourg de St. D... aux confins d'une montagne âpre, laquelle dressait comme une pyramide des sapins givrés en pièce-montée contre un ciel plus sombre que de l'anthracite, dont il avait les scintillements phosphorescents.

Domino repéra la seule auberge de l'endroit, auberge qui aurait pu facilement sembler borgne, dans cet éclairage sinistre, sans le sourire bienveillant et un peu niais de l'hôtesse corrigeant l'apparence sordide et vétuste de ce carrefour de voyageurs. Un garçon d'écurie bancal, louchant sous sa tignasse rousse, vint aider au soldat à dételer les chevaux, qui furent conduits à l'écurie où Philiberte les bouchonna énergiquement. La robe des bêtes fumait en dégageant une odeur âcre et saine de manège et de cuir bouilli. Les roulottes, remisées provisoirement sous un modeste hangar au sol de terre battue, furent minutieusement contrôlées par Domino, lequel accorda un soin tout spécial à l'examen des roues et des essieux. Sa besogne terminée, le soldat se redressa avec peine tout en sacrant abondamment contre le mal qui le faisait souffrir des reins, lorsqu'il pliait son corps et déclara :

— Les guimbardes sont encore solides. Le coffre est bon. Ce n'est pas toujours aujourd'hui qu'elles nous laisseront tout marri dans le creux de quelque fossé. Pas même n'est besoin de dépenser de la graisse aux ressorts.

Et ramenant, avec un geste de berger, les trois enfants qui le considéraient d'un air rassuré, il les enveloppa d'un bras, tout en les poussant doucement devant lui, dans la salle commune de l'auberge, en leur disant :

— Venez vous ravitailler, les moutards, on va casser une croûte, tout en faisant provision de chaleur pour le reste de la journée. Nous avons deux bonnes heures de répit au devant de nous.

Un instant après, ils étaient installés, tous les cinq, devant une cheminée étriquée, où couvait de la braise orangée sous une mince couche de cendre, légère comme un plumage d'oiseau. Domino réclamait de la goutte pour Philiberte et pour lui, tandis que Clarisse, d'un geste gai et déluré, aidait, en sautillant, l'hôtesse à dresser un couvert assez rudimentaire, sur une table sans nappe. »

Rosserie. — Ah ! mon pauvre vieux, je souffre, je crois que je me suis empoisonné...

— Te serais-tu mordu la langue ?...